

Théorie féministe et dialectique négative. Le cas de Theodor Adorno

R.I.N.G. - C.S.P.R.P. Histoire intellectuelle

14 et 15 novembre 2003
Université Paris 7-Denis Diderot
Amphi 44
2, Place Jussieu
75005 - PARIS

Comité d'organisation :
Sonia Dayan-Herzbrun (Université Paris 7-CSPRP),
Nicole Gabriel (Université Paris 7-CSPRP),
Eleni Varikas (Université Paris 8 Histoire intellectuelle)

PROGRAMME ET RESUMES

Ce colloque international est organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Theodor Adorno.

Vendredi 14 novembre 2003 : matin 9h30-12h30

9h30-10 : Ouverture

Théorie féministe et critique de la modernité

10-10h40

Elisabeth LENK (Université de Hanovre) :

- **Après Auschwitz : les trois rectifications de la théorie critique d'Adorno**

Je prends comme point de départ ma correspondance avec Adorno (*Theodor W. Adorno und Elisabeth Lenk. Briefwechsel 1962-1969 herausgegeben von Elisabeth Lenk. Dialektische Studien edition text und kritik im Richard Boorberg Verlag, München 2001*) pour montrer qu'Adorno, dans sa phase tardive, revient aux radicalismes presque iconoclastes qu'il avait manifestés pendant la guerre et qui continuent à irriter « nos » représentants orthodoxes de l'Ecole de Francfort. Faut-il en conclure que ces radicalismes seraient salutaires à la discussion féministe actuelle ? Je pense que oui, au moins en Allemagne, où les féministes de gauche ont tendance à oublier que la contradiction des sexes n'est pas une « contradiction secondaire » (*Nebenwiderspruch*) comme l'avait dit Marx et, à sa suite, répété les Bebel et bien d'autres Sociaux-démocrates. Si Rosa Luxembourg manifeste, elle, un radicalisme rare, c'est au prix de sa personnalité vivante qui était là, mais comme dissociée de sa pensée.

10h40-11 : Pause café

11h-11h40 : Eva Maria ZIEGE (Université de Berlin Humboldt)

- **La femme comme fétiche**

Après son exil londonien, peu avant d'aller s'établir à New York, où après avoir fui l'Allemagne nazie, le siège de L'*Institut für Sozialforschung* (IsF) poursuivait ses travaux depuis 1934, Adorno a esquissé dans une lettre l'idée d'un projet « sur le caractère féminin ». Il le mettait en rapport direct avec les *Etudes sur l'autorité et la famille*, de l'IsF, publiées l'année précédente et auxquelles il n'avait pas participé.

Si dans les *Etudes sur l'Autorité et la famille*, la question centrale des principes du « ciment social » assurant la cohésion de la société avait trouvé une réponse dans l'existence de l'Etat, de la religion et de l'autorité familiale (patriarcale), cette question devait être posée aujourd'hui une nouvelle fois. On devait au contraire voir le « ciment social » dans le principe économique même « dont le développement prescrit la loi du mouvement de la société et pousse celle-ci à la catastrophe, c'est-à-dire la forme de la marchandise ». La coïncidence de fait entre la théorie marxiste et la psychanalyse, écrivait Adorno, résidait dans le « caractère de fétiche de la marchandise et dans le caractère fétichiste des êtres humains ».

Adorno se montrait convaincu qu'aujourd'hui « la femme dans une certaine mesure était *plus* dominée que l'homme par le caractère de fétiche » et qu'il convenait de considérer les femmes « beaucoup plus comme un ciment social que l'autorité familiale par exemple », et « que même la sexualité de la femme (était) largement déssexualisée ; comme si elle s'était, pour elle-même, à ce point transformée en fétiche que son propre caractère de marchandisese glissait entre les femmes et leur activité sexuelle, et cela même lors de la promiscuité la plus totale ». Selon Adorno, l'analyse de la position de la femme dans l'économie bourgeoise devrait permettre de révéler les traits de caractère spécifiques de son sexe ainsi que leur fonction non seulement pour le maintien du capitalisme, mais aussi « pour la reproduction fasciste de la bêtise ».

Notre communication s'occupera d'une part « de cette lettre bien sûr irresponsable et improvisée », comme Adorno le dira lui-même ailleurs, et dans laquelle, d'autre part, il se montrait « tout à fait convaincu » d' « avoir développé des positions clés pour la situation présente ». Nous procéderons à cette analyse en gardant à l'esprit l'hétérogénéité des positions par rapport à la psychologie des sexes au sein de l'*Institut für Sozialforschung*.

11h40-12h40 : Discussion

Déjeuner

Vendredi après-midi

14h00-14h40 : Kate SOPER (School of Arts & Humanities, University of North London)

- **Adorno, feminism and the utopian promise**

This paper will place Adorno's argument, and its possible contribution to current feminist concerns, in the context of the Left political trajectory over the last 30 years, focussing in particular on its relation both to the 'New Left' social movement politics of the 1960s-1980s, and to postmodernist responses and developments. It will acknowledge that Adorno's explicit criticisms of patriarchy are in certain respects limited and out of date. But it will also argue that his negative dialectics, and the particular type of utopian discourse associated with his critique, remain of continuing relevance to a feminist theory that seeks to avoid both essentialist and de-differing conceptions of gender; and which aspires in its political programme to something more than formal sexual equality within an otherwise unmodified world of capitalist globalisation and consumerist perceptions of identity, freedom and the 'good life'. Seen through the Adornian 'prism', feminism remains a crucial vehicle of alternative thinking about social justice, eroticism, reciprocity and personal fulfilment.

14h40-15h20 : Eleni VARIKAS (Science Politique. Université de Paris 8)

- **"Choses importantes et accessoires". Expérience singulière, historicité et politique**

Le rapport étroit qu'établit Adorno *entre le niveau conceptuel et la matérialité de la domination* est au cœur de la construction moderne du genre et de l'invisibilité singulière des enjeux politiques dont elle procède. Partant de ce rapport, je voudrais explorer la pertinence et l'actualité de la démarche adornienne pour une critique féministe des catégories au moyen desquelles on pense l'antagonisme de sexe et la liberté des femmes.

Si comme le disait Simone de Beauvoir, *être* (femme, homme) c'est "*être devenu(e)*", avoir été fait(e) tel(le), la remémoration de ce *devenir* et des rapports de pouvoir qu'il recèle est plus que jamais actuelle dans une période où le genre se comprend de plus en plus soit comme un "fait positif" qu'il convient d'administrer, soit comme une série d'identités dont la production performative n'a d'autres limites que celles de notre libre choix. Traquer les traces des antagonismes et de rapports de forces qui ont marqué ce devenir avant de se figer en "faits positifs", "données" ou "options" du présent, fait partie des tâches qu'Adorno confiait à la théorie critique : mettre à nu ce qui est *caché* ou *réprimé* sous l'évidence d'un *processus*, d'une *théorie*, d'un *concept*, non pas au sens d'un complot, mais parce qu'il ne rentre pas dans la logique du fait accompli.

Suivant certaines pistes de la (méta)critique épistémologique d'Adorno, je vais revisiter les débats féministes sur le statut théorique de l'expérience – une catégorie qui n'est pas réductible à ses usages essentialistes et qu'on ne peut évacuer sans se plier à la division du monde en "choses importantes et accessoires" qui expulse hors de l'universel l'expérience singulière des dominés. Mobilisant le concept adornien de « *constellation* », je tenterai d'explorer la place de cette expérience dans le véritable travail d'*anamnèse* qu'exige l'historicité du genre.

15h20-16 : Renee HEBERLE (Political Science. University of Ohio)

- **Living with Negative Dialectics: Feminism and the subject of modernity**

There appears to be a consensus among some feminists that there is a choice to be made between postmodern and modern theories, that the future of feminist politics depends upon it. The question of “the subject” figures prominently in this choice. Just as Jurgen Habermas insists that critical theory went wrong when it abandoned Enlightenment possibilities before they could be realized or experienced, Nancy Hartsock suggests that feminists go wrong if they abandon the subject before women have the opportunity to inhabit its shape and enjoy its agential qualities. Additionally the claim is made that, with the “postmodern turn” intellectual life has raced ahead of, or abandoned completely, the “Real” that ordinary folks have to live with. Mark Lilla, for example, accuses intellectuals who engage the likes of Heidegger and Foucault of being “reckless” in this respect. A good number of feminists would agree, suggesting that feminists might carefully, reasonably, pick and choose from the insights offered by postmodern thinkers, but should not be swept off their feet by the romance of proliferating possibilities and deconstructive dances.

This “for or against” discourse not only caricatures intellectual life, but is simultaneously overly optimistic about the potential influence of intellectual life given the contemporary context in which it functions. I turn to Theodor Adorno to look at debates about “the subject of feminism” for several reasons. He was painfully aware of his situatedness as a critical thinker. This paper will consider current efforts to rescue the subject and subjectivity for feminist purposes in light of Adorno’s struggle with “the guilt of what he is thinking” (ND) and his efforts to put into words, to convey objectively, the damage done to the potential for individuality and the autonomy of the subject by instrumental rationality.

Rather than taking a position for or against the subject as such, I want to look at how Adorno understands the damage done to the subject of modernity and the potential for that subject to speak as such. Feminism has described and conceptualized the damage done to women, to the feminine, and to the possibilities of freedom in the context of gendered relations of dominance. As thinkers and activists we don’t want to end the story there. However, if as Adorno, among many others, says, politics is about conceptualizing and representing the self in the public space, what are we suggesting in insisting the suffering subject of feminism be heard as such?

Adorno says, “the need to lend a voice to suffering is a condition of all truth.” Thanks to much struggle, voices are being lent to the suffering of those who are identified as women, and more generally, of those who represent the other of proper masculinity, whether they inhabit female or male bodies. I do not ask whether the truth of her suffering is heard, as once experience is heard, once it is objectively conveyed, I think, with Adorno, that truth is beside the point. Adorno insists there is a need, an impulse, that conditions truth. Breathing life into it may not be the same thing as breathing life into the subject of modernity. It is a far more particular and historically bound process, one that must take careful account of the objective context in which the impulse lives. Adorno appears quite pessimistic in that he sees the objective life of the subject of modernity offering limited possibilities for transformation. In this sense he predicts Foucault’s emphasis on particular knowledges and his attention to localized strategies of subversion.

In the space of politics, suffering is too often conceived as something owned and only authentically understood by the subject of suffering. In fact, it is always already imbued with particular kinds of meaning by society. These meanings too often, according to Adorno, are

merely strategies for learning how to live with suffering. Transformative possibilities do not live in the suffering itself, but in the potential for a self-other relationship that gives primacy to the object, to the constitutive qualities of objective life. To suggest we can take a stand for or against the subject, and, thus take fuller account of suffering as such, is presumptuous. I will argue feminists should become more reflexive about how claims about the subject of suffering are potentially complicit in perpetuating the status quo.

16h-16h15 : Pause café
16h-17h30

Samedi 15 novembre 2003 : matin

Expérience et morcellement du sujet

9h00-9h40: Nicole GABRIEL (Université de Paris 7)

- **Princesse Lézard. La femme aphoristique de Minima Moralia**

De par leur titre, les *Minima Moralia* s'opposent à la « grande morale » d'Aristote, tout en s'y rattachant encore, puisqu'il est fait référence dans la préface à « la doctrine de la bonne vie ». Ils sont placés sous le signe de Nietzsche («le triste savoir»), et leur forme fragmentaire, aphoristique, évoque les moralistes français. De manière explicite ou implicite, Proust à qui est consacré le fragment n°1, réapparaît constamment ainsi que les personnages de la *Recherche*. Cette « petite morale » ou « morale mineure » se compose de trois « livres », le premier écrit en 1944, le second en 1945, le troisième en 46 et 47, en exil donc, de la dernière année du conflit mondial jusqu'à l'énonciation de la doctrine Truman. L'œuvre a été publiée après le retour à Francfort aux éditions Suhrkamp en 1951.

La lecture fait apparaître une structure en leitmotifs musicaux. On trouve dans chaque partie un ensemble de fragments dédiés aux femmes, à l'amour, à la fidélité, au mariage, à la prostitution, aux rapports entre les sexes dans la société bourgeoise et la société marchande, à la beauté et au malheur, à des figures de l'émancipation féminine. Il s'agit de notations (notes ?), non d'un sociologue, mais d'un observateur critique ou amusé dont l'émotion parfois trahit la subjectivité. Une seule fois l'approche fait une référence (humoristique) à une théorie avec la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel. Sinon, Adorno choisit les masques de figures littéraires, issues de contes ou de légendes comme Philémon et Baucis, Blanche Neige, ou Princesse Lézard, ou d'auteurs comme Goethe (Mignon, la Bayadère), Schnitzler, Wedekind, Sade, Balzac et la *Duchesse de Langeais*, Baudelaire, Proust, Ibsen avec Nora et Hedda Gabler. Mozart est présent dans le nom de sa femme Constanze, dans un fragment sur la constance, c'est-à-dire la fidélité.

Nous avons dénombré dans chaque partie un certain nombre de fragments qui constituent une unité, dans la mesure où ils se répondent comme on le dirait de sons.

Dans la première partie, les fragments :10 (Unis séparés),11 (Domicile conjugal), 12 (Tous les chats sont gris) et 49 (Morale et chronologie).

Dans la deuxième partie, de 55 à 59 :Puis-je avoir l'audace, Exploration généalogique, Exhumation, La vérité sur Hedda Gabler, Depuis que j'ai vu,

Dans la troisième partie : de 117 à 113 : Ne cherchez plus mon cœur, Princesse Léopard, L'inutile beauté, Constance, Philémon et Baucis, *et dona ferentes*, le trouble-fête.

Il n'y aurait pas de sens à vouloir reconstruire chez Adorno une thèse, ou une image, ce qui irait à la fois contre la forme éclatée et fragmentaire du livre et contre la conviction adornienne selon laquelle on ne saurait plus élaborer de système. Ce que nous nous proposons ici est de considérer de plus près ce que Nietzsche appelait, « les petits grains durs de la vérité. (« die kleinen harten Körner der Wahrheit »).

9h40-10h20 : Sonia DAYAN-HERZBRUN (Université de Paris 7)

Lulu, fragment du monde aliéné: écriture musicale et politique

L'ouvrage que Theodor Adorno consacre en 1968 à Alban Berg, dont il fut l'élève et l'ami est le dernier qu'il ait livré à la publication. Il se clôt sur une analyse de Lulu, opéra écrit à la fois sous la forme de pièces symphoniques et d'une œuvre en trois actes achevée après la mort du compositeur. Cette analyse se déploie sur plusieurs dimensions. Celle d'une lecture globale des rapports sociaux, qui n'est pas étrangère à Berg dont Adorno écrit qu'humaniste et de sensibilité socialiste, il avait un penchant pour les faibles, les victimes, telle Lulu, et pour les lieux du refoulé, bas-fonds de la psyché et de la société. Les personnages de l'œuvre sont aussi caricaturaux que ceux qui se produisent dans un cirque, évoqué dans les premières mesures de la partition. Lulu doit se lire aussi comme une utopie négative, celle de l'attente vaine du bonheur et de l'amour toujours humilié, mais qui se veut « fusion entre la réalité opprimée et l'espoir ». Lulu enfin est une figure du rapport ambivalent entretenu par la société patriarcale – et pas seulement à la société bourgeoise - à la sexualité féminine, qui, lorsqu'elle entre en conflit avec la société, représente « objectivement un enjeu politique ». Cet enjeu est celui d'une irruption hors de la violence civilisatrice qui contraint au caractère féminin.

10h20-11h20 : Discussion

11h20-11h30 : Pause café

11h30-13h : Discussion générale

Théorie féministe et dialectique négative.
La réflexion de Theodor Adorno

14 et 15 novembre 2003

Université PARIS 7-Denis Diderot
Amphi 44
2, Place Jussieu
75005 – PARIS

Comité d'organisation :
Sonia Dayan-Herzbrun, Nicole Gabriel, Eleni Varikas

Ce colloque international est organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Theodor Adorno.

Dans sa critique radicale de ce qui existe, dans sa capacité à traquer le pouvoir derrière des rapports considérés comme faisant partie de la nature humaine, la théorie féministe a puissamment contribué à repenser la question de la domination. Les enjeux auxquels elle est confrontée aujourd'hui expriment plus que jamais l'actualité de cette question et font apparaître l'importance de la resituer dans la perspective d'une formulation nouvelle qui réaffirmerait sa force critique et son aspiration à l'émancipation et à l'universel. Dans cette perspective, un retour, ou plutôt un détour par l'œuvre de Theodor Adorno pourrait être particulièrement fructueux.

Contrairement à d'autres philosophes de sa génération, Adorno n'a pas constitué une source explicite d'inspiration pour les féministes. Et pourtant sa réflexion croise souvent, dans sa problématique, ses préoccupations et sa méthode, la critique développée par la théorie féministe. Cette proximité se manifeste tout d'abord dans l'une des dimensions les plus importantes de la dialectique négative, qui consiste à prendre l'idéologie de l'émancipation au pied de la lettre pour la confronter à la réalité et exiger qu'elle devienne réalité.

Cette démarche, qui interroge l'émancipation et les Lumières du point de vue des promesses et des aspirations qu'elles ont fait naître rencontre en effet la critique percutante du faux universalisme et de l'invisibilité de l'exclusion développée par les études féministes : la critique des idéologies du progrès qui évacuent la domination de genre comme un résidu du passé voué à disparaître; la critique du scientisme qui fait remonter l'inégalité de sexe à la nature, cette nature qui, pour Adorno, "n'est que le stigmate d'une mutilation sociale"; la mise en lumière des procédés de catégorisation/infériorisation qui travaillent pour plier à la logique de l'UN tout ce qui témoigne de la diversité et de la pluralité constitutives de l'universel ; la réflexion sur la question de l'identité dans une configuration où l'autre est privé(e) de toute individualité et construit(e) comme un exemple de son espèce; enfin, l'analyse du rapport entre langage et pouvoir et de la double invisibilité de la domination de genre dans la cité et dans les catégories de la pensée.

Cette double analyse, à la fois politique et conceptuelle, de la domination offre un angle privilégié pour revisiter et débattre de partis pris théoriques et méthodologiques qui ont été au cœur de la réflexion féministe: l'évaluation critique, et la re-écriture, du passé dans une optique de remémoration de ce qui a été omis ou refoulé dans l'histoire; la mise en question de la division du monde en choses importantes ou accessoires qui sert à neutraliser les manifestations les plus flagrantes de l'injustice en les présentant comme de simples exceptions; l'importance accordée à la question de la souffrance, à celle de la matérialité de la vie quotidienne comme vie mutilée et au statut théorique et politique de l'expérience individuelle et collective qui est au cœur des débats de l'épistémologie féministe.

Ces problématiques offrent quelques pistes pour penser l'intérêt, mais aussi les limites et les impensés que présente l'œuvre d'Adorno pour une pensée de la domination de genre qui s'inscrit dans une perspective de libération. Les éclairages et les apports mutuels de la théorie féministe et de la théorie critique auront pour objet de stimuler une réflexion commune entre perspectives différentes du féminisme. C'est pourquoi, plutôt qu'une juxtaposition d'exposés, nous préférons considérer les interventions à ces deux journées comme des points de départ pour une véritable discussion d'enjeux théoriques et politiques dont on n'a pas souvent l'occasion de débattre.